

ÉCOLE ET PÉDOPSYCHIATRIE : UNE COOPÉRATION INÉLUCTABLE

Marcel Rufo, Pédopsychiatre à Marseille

Le professeur Marcel Rufo a fait vibrer l'auditoire en donnant une conférence pleine de vie, de présence chaleureuse et d'émotion. Il était difficile d'en livrer toute la richesse dans une relation écrite. Nous le prions de bien vouloir nous excuser de cette amicale trahison.

Je suis ravi d'être dans ce lycée dont un grand nombre de mes collègues à la Faculté me parlent sans cesse. J'ai un rôle très difficile ce matin : après avoir écouté des exposés très intéressants sur les temps de vie, la proximité, la responsabilité, l'autonomie des élèves, l'architecture, je vais parler des ruptures de L'école, de la phobie scolaire, des notes dépressives, de l'échec. C'est d'autant plus difficile qu'Éducation & Devenir m'avait demandé de parler des dégâts de l'école ! Je vais essayer en espérant ne pas entraîner vis-à-vis de la salle un contre-transfert massif. Pour vous, c'est toujours désagréable et inquiétant de voir un psy, vous avez cette impression curieuse que si je descends dans la salle, que je m'assois à côté de l'un d'entre vous et que je dis : « on va parler tous les deux », il va (ou elle va) fuir. C'est un peu ce que vivent les adolescents à qui on propose un soutien spécialisé et c'est un signe de santé mentale. Mais plus je vais avancer dans mon propos, plus des situations vont faire écho en vous.

Il est vrai que l'école est notre fournisseur. Un peu plus de 60 % des motifs de consultation sont des troubles de La scolarité. La demande initiale des parents pour les jeunes enfants ou Les adolescents, c'est le trouble dans Leur cursus, dans l'investissement scolaire. Et la position des psychiatres est très ambiguë puisqu'un pédopsychiatre, c'est Bac + 14. Alors quand ces gens disent : « il n'y a pas que l'école dans la vie »... Si les parents sont névrotico-normaux, que la consultation soit privée et que le coût soit important, ils disent : « il se fout de ma gueule, et c'est un escroc ! ».

Si on lit Freud, il dit : « dans la vie, pour être heureux, il faut aimer et travailler ». Il dit bien qu'il faut que l'affectivité se développe correctement mais que le travail, la cognition et les connaissances fonctionnent de la même façon pour permettre d'aimer et, en tout cas, aimer et travailler. IL dit « aimer ET travailler », il ne dit pas « aimer en travaillant » ou « travailler en aimant ». Il faut prendre garde à de trop grandes érotisations ou de trop grandes proximités où l'on confondrait le rôle d'enseignant et Le rôle de thérapeute.

De manière très résumée, il y a trois, quatre ou cinq motifs de consultation en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à propos de l'école.

La maternelle

Le premier motif, c'est un enfant qui très tôt se désadapte malgré l'extraordinaire qualité, le caractère génial de l'école maternelle française. Certains enfants se désadaptent très tôt, y compris dans cette institution d'accueil sans mission d'apprentissage mais uniquement de socialisation et de pré requis. Les parents s'inquiètent très tôt d'un trouble du développement car les progrès de la pédiatrie, de la chirurgie, de la gynécologie permettent un suivi plus précoce et ont fait reculer ces horreurs comme L'était, par exemple, la méningite tuberculeuse qui remplissait, du temps de mes maîtres, des salles de L'ancien

hôpital de la Conception à Marseille. Sachez que Les convulsions fébriles, quand j'étais interne, entraînaient — mal traitées - des dégâts neurologiques définitifs avec des déficits secondaires. Sachez aussi que La surveillance par échographie permet d'interrompre des grossesses, même tard, au sixième ou septième mois pour des troubles neurologiques visualisés en 3 D !

IL y a plusieurs inquiétudes parentales : « pourvu que mon enfant ne soit pas handicapé », « ne soit pas mal formé »... Et j'y travaille avec René Friedman à Clamart : « il manque un bras, on interrompt La grossesse ? », « une main... », « Tous Les ongles... », « C'est un garçon, on interrompt ? », « Il aura des problèmes cognitifs, on interrompt ? ». Ce n'est pas si simple que de dire « on interrompt — on n'interrompt pas ». Où ça s'arrête ? Entre La science-fiction et Les vrais progrès, ça mérite d'être vraiment réfléchi.

Dans la salle, nombreux sont ceux qui, parmi nous, auront un jour une hypertension ou un diabète. Cette question renvoie à notre filiation. Est-ce que Les maladies ne sont pas aussi de la filiation et de l'identification ? Ce qu'il en reste, c'est que les parents ont peur du trouble de développement. Leur question est : « est-ce qu'il sera intelligent et est-ce que grâce à L'école il réussira mieux que moi ? »

J'ai été très fier de recevoir l'autre jour un couple de migrants d'Afrique du Nord. Le père avait demandé une matinée d'arrêt de travail. Il est venu me présenter avec sa femme un petit garçon de trois ans qui avait un retard de langage. La présence de ces deux parents néo-migrants vers un pédopsychiatre est un véritable signe d'intégration. IL n'y avait plus la grande sœur qui traduit et fait écran. Je suis gêné de ces notions de grand frère et de grande sœur qui exercent une prise de pouvoir dans Le dialogue entre Les parents, Le pédagogue et L'enfant. On devrait bien réfléchir à se méfier des intermédiaires par rapport aux parents et aux enfants.

L'autre dimension, c'est Le trouble du développement et L'habituel binôme : « il bouge et donc il parle mal ».

L'instabilité psychomotrice entraîne un retard au niveau du symbolisme et une tendance scandaleuse à La prescription de ritaline. On sait depuis trente ans que Les amphétamines ont un effet paradoxal sur Les enfants. À Marseille, on dit qu'elles Les « ensuquent » (Les endorment) alors que Les barbituriques Les excitent. Souhaite-t-on La même dérive qu'aux États-Unis où l'enfant part avec sa ritaline pour Le contrôle ? À quand La pilule pour Les maths ? La pilule pour la gym ? Pour La biologie ? Qu'est-ce donc que cette vision réductrice d'un individu à un symptôme ? IL faut donc se poser La question : « pourquoi est-il instable ? Pourquoi ne parle-t-il pas ? » IL faut respecter Le sujet et bien s'assurer que Les indications soient évaluées dans le cadre d'un service spécialisé, prescrites uniquement par le service et renouvelées par le même service, qu'il y ait un bilan neuropsychologique au préalable et une évaluation de ce qu'on a fait.

Or, aujourd'hui, 91 % des neuroleptiques et antidépresseurs sont prescrits par des médecins généralistes et la ritaline, une fois prescrite par le médecin hospitalier, peut être renouvelée par le médecin de famille. IL y a une dérive absolue qui profite au laboratoire qui commercialise le produit mais va entraîner les parents dans un abandon de l'enfant en difficulté. Le médicament deviendra un cataplasme, un emplâtre sur une difficulté d'autant plus redoutable pour eux.

Je peux comprendre la tendance des parents à dire : « sauvez-nous avec un produit », mais c'est avec les enseignants, dans la pédagogie du développement, que l'on doit aider les enfants avec leurs parents à un développement meilleur et cesser de stigmatiser les enfants.

Autre pathologie qui me gêne en ce moment : les enfants en apprentissage précoce. Dès qu'il y a un enfant en difficulté à Marseille, il est précoce ! Il y a toujours quelques escrocs qui font des tests

prodigieux ! Pourquoi, à chaque fois qu'un enfant est en difficulté avec ses pairs, lui fait-on « sauter » une classe où il est encore plus en difficulté ? Et il finit après dans un lycée comme un nain non savant qui va tripler sa seconde !

Le diagnostic d'hyperactif et de précoce, c'est un peu comme le jeu du foulard, ça provoque de la dénégation, de la dénégation des tourments, histoire d'avoir une excuse pour ne pas réfléchir.

Je me suis heurté très fort (et je m'en suis voulu après), lors d'une émission, avec la représentante d'une association des victimes du jeu du foulard parce qu'elle m'avait dit quelque chose de scandaleux : « Non ! Ce n'est pas un suicide puisque les parents, dont les enfants sont morts, sont tous d'excellents parents ! » J'ai dit : « ce que vous dites est ignoble, vous croyez que les enfants qui se suicident ont de mauvais parents ? »

L'hyperactivité, [enfant précoce, le jeu du foulard, ce sont les mêmes aspects d'un symptôme qui évite le sens.

Toujours en maternelle : trouble du développement, retard du langage, instabilité, trouble graphique, de l'attention. Prenons garde au maintien en grande section, à cette attitude un peu démagogique qui consiste à dire : « on maintient pour voir ce qui va se passer ». Le courage, ce n'est pas de dire « on attend » mais « qu'est-ce qu'on fait avec le médico-éducatif ». C'est là que [intégration, dont je suis un farouche partisan, mérite des aménagements. Il faut que les IME travaillent avec les CLIS et qu'on ne condamne pas une pauvre enseignante de CLIS avec douze enfants, ce que nous n'accepterions pas en hôpital de jour, avec un effectif d'au moins cinq éducatrices. Comment ose-t-on mettre en CLIS avec une enseignante dévouée ou volontaire douze enfants que nous ne supporterions pas sans des moyens particuliers pour les traiter ? Donc, vive [intégration avec un partage des tâches : les temps éducatifs en institut médico-éducatif et en hôpital de jour et les temps pédagogiques et cognitifs à l'école. Une immersion à l'école mais dans quel temps, quelle durée et pourquoi ? Faut faire attention à ces idées qui opposent. On a toujours une circonscription qui va nous dire « CLIS » avec l'avis des parents et on dit « pauvre malheureux, on ne pourra plus le faire entrer en IMPRO quand il aura douze ans. »

Le primaire

En primaire, pour les pédopsychiatres, il y a le gosse qui va redoubler son CP, sa deuxième année des apprentissages fondamentaux. Les cycles, c'est un truc génial, n'empêche que, malgré la politique des cycles, la lecture monosyllabique n'a pas disparu. Apprendre au CE 1, certes, mais quand on n'apprend pas au CE 1 et qu'on continue à ne pas apprendre, que faire ?

Autres loufoqueries : les dysphasies, troubles neurologiques. J'étais à une réunion l'autre jour et je voyais de nombreux parents dont je connais les enfants qui sont déficitaires. Ils disaient : « ce n'est pas parce qu'il a fait des signes de dysphasie qu'il n'a pas pu apprendre » ; c'est mieux de dire : « il a telle pathologie », plutôt que de dire « il ne peut pas apprendre ». Vous voyez, toujours là, la douleur répétitive, la douleur permanente que je peux comprendre mais en même temps le manque de courage dans le discours des gens autour d'eux : Les psychiatres, les pédiatres, l'école, la PMI, la médecine scolaire. Un manque de courage sur « qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le deuxième temps important pour les psychiatres dans le primaire, c'est Le CM 1, L'Annapurna du primaire ! C'est un extraordinaire marqueur de ce qui va bien se passer ou non au collège. C'est là que l'enfant va pouvoir conceptualiser des choses, apprendre des choses plus difficiles. Grâce aux psychologues, on a de nouveaux outils : on s'aperçoit que des enfants normalement intelligents ont des troubles cognitifs, qu'ils ont un QI tout à fait normal et ne peuvent pas bien résoudre les problèmes, qu'ils ont des stratégies d'évitement des problèmes et n'arrivent pas à séquencer ceux-ci : un trouble cognitif, un

trouble spatial, un trouble du raisonnement, un peu tout ce que Piaget a apporté à la psychologie. Ces enfants-là sont souvent mal pris en compte. Les parents leur disent : « tu te fous de notre gueule » ; et les enseignants disent : « tu es un fainéant ». C'est donc un trouble cognitif, ce n'est pas tout à fait pareil si c'est un fainéant ou s'il se fout de la gueule de ses parents. D'autres troubles vont alors arriver et devenir terribles à l'adolescence : un trouble de l'estime de soi, de la confiance en soi, un trouble du narcissisme... et Là, le dégât de l'adolescence est en route ! Mais vous voyez qu'il y a avant l'adolescence, en amont, un tas de parcours... et on arrive finalement à ce dont je veux discuter avec vous : le collège et le lycée.

Le collège

Le collège, l'entrée en sixième, c'est vraiment le dernier rite initiatique de notre époque. Réussir la sixième me paraît l'objectif absolu pour les psychiatres : pour éviter les psychiatres, il faut réussir la sixième ; le moyen de ne pas rencontrer les psychiatres, c'est d'être bien en sixième. Si on échoue en sixième, on risque de tomber sur nous plus tôt qu'on ne le croit.

Pourquoi est-ce important de réussir La sixième ?

Au plan social, ça coïncide avec le développement physique des adolescents. À l'entrée au collège, il y a cette qualité hormonale, cette qualité physique mais aussi un moment psychique. C'est le moment où on s'aperçoit que ses parents ont vieilli. Les parents sont immuables dans la vision des enfants de la naissance jusqu'à 10-11 ans. Brutalement, à l'adolescence, ils ont pris un coup de vieux, il y a des signes : « ne viens plus me chercher à la sortie du collège. » « Pourquoi ? » « Mes copines vont te voir. » « Qu'est-ce que ça peut faire ? » « Non, non, je ne préfère pas. » « Donc, ça veut dire que tu es une vieille « bane » et toi maman, tu devrais continuer à faire un peu de sport. Tu t'affaisses. »

C'est le début de l'adolescence où ils projettent à nouveau sur nous des signes de dévaluation naturels au niveau de l'adolescence et pour pouvoir dire, comme Goethe « qu'on est adulte et qu'on a pardonné à ses parents ». Il faut aussi soi-même se construire convenablement. Quand on démolit les images parentales, psychologiquement, quand on n'a plus l'aspect tuteur des enseignants du primaire, la proximité de toujours le même instit, le même professeur des écoles, toujours la même fille qui nous accueille tous les jours, on perd pied brutalement. Le conflit vis-à-vis de la famille va s'associer au conflit avec l'école. Et l'école donne parfois des moyens à ce conflit. On pourrait, par exemple, proposer aux enseignants de ne jamais parler des matières où ils sont en difficulté et de toujours commencer par les matières où ils sont compétents. Ce serait un vaccin pour le trouble de l'estime de soi. Quand je vois un enfant ou un adolescent, je lui demande : « en quoi êtes-vous bon ? » ; et je ne dis pas : « en quoi êtes-vous mauvais ? » Cela, il le sait. Depuis qu'il est en CP, il fait des fautes d'orthographe et s'il a encore zéro en français au collège, il se dit : « il ne me manquait plus que lui ! » Si je commence à lui demander pourquoi il vient me voir et qu'il me répond « zéro en français », je vois qu'il est mauvais et n'a pas besoin de lui dire. En revanche, si je lui dis : « tiens, en techno, ça va... » ou « ça a l'air d'aller en anglais » (alors que c'est une nouvelle matière), il reviendra sûrement.

Je crois qu'il faut partager ces approches et je ne vois pas pourquoi les psychiatres et les enseignants auraient des approches différentes à partir du moment où c'est une approche de liaison, d'alliance plutôt que de combat. Or, l'Éducation nationale est sans arrêt dans l'évaluation sur ces dégâts.

Je vais vous faire une confidence terrible et personnelle. Quand ma fille était petite, j'entendais des coups de fil étranges entre ma mère et elle : « Qu'est-ce qu'il a comme note, là ? Garde-la... ». Je dis : « mais de quoi vous parlez avec ta grand-mère ? » « Ah ! C'est un secret. Laisse-moi tranquille ! » Bon, je suis psy, donc j'écoute, mais là je ne pouvais plus être psy, il s'agissait de moi et de ma fille et donc (il y a des limites à la rigolade) et je me précipite à Toulon voir ma mère en disant : « Maman, qu'est-ce que c'est que cette histoire avec Alice ? » Elle me répond : « Non, je ne peux pas te le dire, c'est un secret.

D'ailleurs, toi aussi tu dis qu'il faut respecter Les enfants. » Je Lui dis : « Je suis ton fils, ma mère, qu'est-ce que c'est ? » (J'ai un pouvoir sur ma mère, maintenu avec nos relations œdipiennes...) Il n'y a pas qu'Œdipe, il y a aussi Jocaste et Jocaste me dit La vérité sur Alice... Et voilà ce que faisaient ces deux folles ! Ma mère avait gardé mes bulletins trimestriels et Alice Lui demandait : « qu'est-ce qu'il a comme note ? Mets du stabilo, celle-là tu la gardes. » Et ma mère s'auto-adressait le bulletin comme ça ! Alice me battait tous les trimestres mais c'était dégueulasse parce que je ne pouvais pas faire Les « compos ». Ce qui m'a beaucoup intéressé, c'est que j'avais des inquiétudes parce qu'elles ont continué malgré mes protestations en me disant : « laisse-nous tranquille, maintenant, tu Le sais, on s'amuse... tu nous casses les pieds, de toute façon tu n'es plus à l'école. » Je suis d'accord mais j'avais des inquiétudes et je me suis mis à demander « qu'est-ce que j'ai eu comme bulletin ? » Quand vous retrouvez vos vieux bulletins, vous avez un moment d'éternité et vous vous dites : « Oh ! Je ne regarde pas ça... c'était Le prof qui ne devait pas être compétent... » partez à La recherche de vos vieux bulletins et vous verrez qu'il y a des traumatismes psychiques non éteints chez vous.

Venons-en au niveau pédagogique. On ne peut pas dire que l'école n'a pas assumé son rôle de transmission puisque vous êtes vous-mêmes enseignants. On peut donc dire que c'est un coup réussi puisque 90 % des enfants d'enseignants réussissent à l'école. C'est un chiffre terrible pour nous par rapport aux enfants de non enseignants. On doit un peu y réfléchir. C'est génétique ou c'est lié à l'intérêt qu'on leur porte ? Il y a aussi ce qui vient du côté des parents enseignants et du côté de leurs enfants : une identification réussie. Une identification qui participe pour beaucoup dans le fait que récolte c'est important. Je crois qu'il y a des projections d'identification pour les enfants qui n'ont pas les capacités chez leurs parents d'avoir ça : que renseignant soit un modèle. Le dégât, c'est renseignant qui dit : « on ne peut rien faire avec ces gosses. » J'étais, il y a quelques mois, en réunion avec tous les enseignants de la ZEP des quartiers nord (maternelle, primaire et CLIS) et un enseignant de maternelle en bandeau m'interrompt : « Non ! Ce que vous dites n'est pas vrai, ils sont tous nuls, tous mauvais, ils ont tous un retard de langage, tous une instabilité, un retard graphique. Ce n'est pas vrai le 1/3, 1/3, 1/3... ». Je Lui dis : « je ne suis pas d'accord, il y a parmi ces enfants 5 à 10 % d'entre eux qui, quand ils seront grands, diront : « j'avais un drôle d'enseignant, avec un bandeau. Il m'a donné l'envie d'apprendre. » Vous avez en charge, en mission, un enfant ancêtre et vous ne vous en rendez pas compte ». Ce n'est pas possible de dire qu'ils sont tous mauvais.

Souvent le discours transmis par Les adolescents n'est pas un discours tenu par les enseignants mais la description faite des enseignants, terrible au plan psychologique : « le prof de maths se fout de ma gueule... la prof de français a compris que j'étais un abruti, elle ne s'occupe plus de moi... ». Une tentative de liaison a définitivement échoué et j'ai envie de suggérer aux enseignants, Lorsqu'ils ne réussissent pas avec un enfant de dire : « je ne peux pas supporter ce gosse », ou « celui-là, je ne peux pas », et de demander l'appui d'un de leurs collègues au lieu de continuer à ne pas pouvoir sans rien lui dire.

L'identification

Dans ma scolarité, j'aurais pu être prof d'italien pour plusieurs raisons : d'abord mes origines et aussi parce que cela me plaisait beaucoup. J'ai gagné un prix génial : une semaine à Florence, et là, c'était définitif, je serai prof d'italien. Mon prof me convoque et m'invite à venir prendre un pot sur le port. IL me dit : « tiens, j'ai apporté un bouquin, Rufo, tiens, lis-le. » Je l'ouvre... « per me si ne L'eterno dolore, per me si va tra La perdita gente Laxiate ogni speranza o voi ch'entrate. » Il me demande ce que j'en pense. Je lui réponds que c'est sublime. Il me dit : « tu as reconnu ? » Je lui réponds : « Monsieur, je suis premier en italien, moi ! » il me dit : « Tu crois que tous les ans, pendant trente ans, tu trouveras ça sublime ? Pourquoi tu ne ferais pas autre chose ? » Je lui réponds que ça me plaît et il me dit : « je ne te dis pas de ne

pas être prof d'italien, je te dis de réfléchir, tu es trop bon en italien pour être prof d'italien... ». Et il a payé le café. Ce type est un enseignant parce que non seulement il respecte mon éventuel cursus mais en même temps il m'ouvre une autre perspective.

J'ai eu la même chose avec mon maître en psychiatrie, Arthur Tatossian. Il est décédé, c'est pour cela que j'ai appelé Le service « Espace Arthur ». Je voulais être chef de clinique chez Lui et c'est exactement Le même mécanisme. Je Lui dis : « Monsieur, je veux être chez vous. » IL me dit : « oui, c'est bien, mais tu ne préfères pas La psychiatrie de L'enfant plutôt que La psychiatrie de L'adulte? ». Je Lui dis oui. « Alors, pourquoi tu viens chez moi ? » « À cause de vous. » IL me dit : « non, fais ce que tu dois devenir, c'est-à-dire pédopsychiatre, ça me paraît mieux, il me semble que ça te conviendrait mieux. » Et il ajoute : « on travaille mal avec ses amis, Rufo ! »

Comme Le prof d'italien, il m'ouvre un autre champ, un champ de Liberté dans son devenir...

C'est ça qu'il faut trouver : La dimension poétique et La prise de risque personnelle dans la relation avec L'adolescent.

Nous, ce qu'on voit des dégâts de l'école, c'est qu'elle tombe sur des gens qu'elle trouve gris, anonymes, non présents, des absences de figures qui peuvent devenir emblématiques ou ordaliques. Et elle trouve d'autres figures : Les couillons de la télé, les adolescents délictueux. Comme si la délinquance était une dernière tentative d'intégration ! La délinquance, c'est un signe majeur d'intégration, ce n'est pas un acte anti-citoyen comme on l'entend dire parmi Les bêtises actuelles. C'est un acte d'intégration : « je vole ce que je ne peux pas obtenir parce que je le désire. » Tout à l'heure, vous parliez de L'établissement « taqué », c'est intéressant. Quand des adolescents de banlieue démolissent L'école maternelle, ils démolissent Le symbole d'un amour raté, ils cassent quelque chose où ils n'ont pas pu s'intégrer. Avec La cité Berthe et Le collège de La-Seyne-sur-Mer, on a fait une médiathèque commune et une médiathèque intermédiaire et en plus un bistrot. Ce sera beau que Le quartier vienne à l'école, que Le dedans vienne à L'école et que Le dehors vienne à L'école, une perméabilité.

J'ai écouté l'autre jour Mélenchon, il dit des choses intéressantes même si Le discours est un peu abrupt. Réussir Le passage en LP, relancer une troisième chance de scolarité... Le narcissisme, ce n'est pas de rentrer tous à Ulm, c'est aussi de réussir une carrière qui va permettre une vie.

La cognition, les apprentissages, La scolarité, c'est réussir d'abord Les moyens de bien vivre sa vie. Sans démagogie, un grand pâtissier, c'est aussi important qu'un grand physicien. Et le bonheur, c'est aussi de transmettre. Je trouve qu'à l'école, on utilise, nous, cette arme du bonheur et de l'estime de soi et l'on pense que parfois l'école fait œuvre de démolition avec ses classements, ses classifications, sa hiérarchie, son élitisme qui font qu'on a aucune chance.

Une fois, Le GESTE, l'association des parents de trisomiques, m'appelle au téléphone pour m'inviter à Leur journée nationale à Paris. Ils me disent : « on réussit bien l'intégration en école maternelle, on réussit en primaire, on a quelques difficultés en collège, mais en Lycée, c'est impossible ! » Je Leur réponds : « non, vous me ferez venir quand ils rentreront en prépa ! ». Là aussi, il faut s'arrêter de temps en temps. Le handicap chromosomique entraîne une encéphalopathie. Je ne dis pas que tous Les trisomiques sont identiques, il y en a qui auraient été intelligents mais qui sont tous atteints par Le handicap et d'autres qui auraient été couillons et qui sont sur aggravés. C'est linéaire. A trisomie 21, c'est toujours le petit Marius, la petite Stéphanie qui n'a rien à voir avec la trisomie et vous comprenez la souffrance des parents d'un enfant qui eût été intelligent et qui ne l'est pas.

Le vrai dégât pour le psy de récole, c'est quand c'est toujours une histoire d'amour raté. Je parlais tout à l'heure de cognition et d'amour. C'est l'incapacité de récole à fournir de l'amour et des identifications

comme celles que j'ai pu vous proposer. Mon prof d'italien, mon prof de psy entrent dans La mosaïque des images parentales. Il faut accepter l'idée que notre père (ou notre mère) imaginaire, c'est aussi nos enseignants. Ayez l'audace de comprendre qu'une intimité se crée avec les élèves sous votre responsabilité pédagogique, une filiation qui amorce une identification essentielle. Quand je repense au proviseur, au censeur, au surgé, ils font partie de ma vie, y compris le prof de latin que je persécutais.

La phobie scolaire

Il y a une épidémie, c'est La phobie scolaire et je voudrais prendre un exemple pour mieux définir la position du psy et la position de l'école. La phobie scolaire, ça n'a rien à voir avec l'école buissonnière car « tailler récoler », c'est un signe de bonne santé mentale, sans se faire prendre. Attention ! La santé mentale, c'est ne pas avoir sur son bulletin « il a été absent », ce qui veut dire : « je suis en souffrance, aidez-moi ! ». Quand il se fait « choper », c'est qu'il est fragile.

Sur cette épidémie qu'est la phobie scolaire, il y a deux courants dans la psychiatrie de l'adolescent.

Un premier courant dit : la phobie scolaire, c'est une angoisse de séparation avec une note dépressive de la mère ou du père, ce qui fait que le sujet ne peut pas quitter son domicile et refuse donc la sociabilité. Ce courant émet l'hypothèse étiologique de la cause et entraîne le fait qu'on va tenir bon pour qu'il retourne à récole.

L'autre courant, que nous représentons à Marseille, c'est de dire que la phobie scolaire est une résurrection, une reviviscence sismophobique de la petite enfance, le thème de la mort notamment. Il y a un mort dans la famille et quelqu'un est vécu comme menaçant : Le prof de maths, le prof d'EPS, un groupe de pairs qui se moque de vous. Et on ne peut plus aller à l'école parce qu'on risque de mourir, que vos parents risquent de mourir et on est terrorisé, rien ne marche... la sanction, la menace, être traîné, acheter un booster, les coups, les jeter par-dessus la grille... rien ne marche et nous, on dit qu'ils sont malades, on les déscolaire...

On dit qu'ils ont un avenir scolaire, on les inscrit au CNED avec hôpital de jour : psychothérapie, deux fois par semaine en hôpital de jour dans un groupe de deux ou trois élèves et bulletin scolaire par le CNED.

Il faut parler chiffres : 70 0/0 des enfants qui ont fait ça retournent au collège ou au lycée l'année d'après sans avoir redoublé et je trouve que c'est cela la réussite. Qu'après, ils aient besoin d'une psychothérapie, d'analyser leur thème de mort, soit. Mais c'est retourner à récole, le succès, sans être obligé d'y être. On ne peut pas dire à quelqu'un qui a peur du noir : « je te mets dans le noir pour que tu ailles mieux. » C'est un traitement comportementaliste, ça ne me convient pas.

Sur la phobie scolaire, il y a un véritable enjeu de partenariat. Le proviseur ou le principal doit dire : « Je veux un certificat médical disant que tu n'es pas bien et si tu n'es pas bien, on accepte que tu ne viennes pas plutôt que... reviens... essayer ». Ils essaient toujours après les vacances de février, après les vacances de Noël, ils essaient l'année d'après mais ils ont perdu une année et perdre une année en sixième, cinquième, quatrième, troisième, seconde, c'est risquer de perdre sa vie, c'est risquer d'annuler son cursus. C'est le moment où on est le moins conforme, où le collège et le lycée imposent la conformité. C'est le moment où les adolescents sont le plus en débat sur le social qu'on leur impose d'être formatés. On leur impose d'être le plus adapté au moment où ils sont en pleine désadaptation naturelle. C'est pour cela que la psychiatrie de l'adolescent passe son temps à trouver des moyens. Mais le moyen quand j'écris à un proviseur pour demander une radiation de [établissement pour « phobie scolaire », je lui donne un diagnostic, je ne suis pas couvert par le secret médical. Quand il y a une fracture du bassin suite à un accident de vélomoteur, on ne discute pas de l'inscription au CNED, alors pourquoi discuter de l'inscription au CNED s'il s'agit de phobie scolaire ? Simplement parce que l'école se sent attaquée comme vecteur

pathogène et elle risque de résister parce qu'attaquée dans ce qu'elle est. En fait, ce n'est pas l'école qui est attaquée, c'est ce qu'elle représente de séparation et de risque. Ce n'est pas le prof de maths. L'adolescent dit : « mais j'ai peur du prof de maths ». Le prof de maths va me dire : « Pourquoi il a peur de moi ? ». Il va se sentir coupable. Elle a peut-être une rancœur contre ce gosse, cela peut arriver. Il va se dire : « il a compris que je ne peux pas le piller ». Tout cela ne sert à rien, il faut comprendre qu'il est malade et qu'il faut s'adapter.

Le partenariat

C'est un enjeu essentiel de pouvoir travailler ensemble sur les données, travailler ensemble, se rapprocher. Il faut aussi que les psychiatres viennent à l'école, il faut que le prof principal ait un compte rendu du CNED et du service hospitalier aussi, qu'il y ait liaison, qu'on dise à l'adolescent phobique : « tu sais, on envoie ce que tu fais maintenant à ton collègue ou à ton lycée ». Au plan symbolique, on le transmet au proviseur pour qu'il en fasse état ou au médecin scolaire. On garde ce lien avec l'école surtout s'il est distendu. C'est pour cela que la scolarité jusqu'à 18 ans me passionne. Il y a des cas qui vont avoir deux ans de phobie scolaire, qui sont intelligents. Pourquoi les sanctionner pour une maladie. Que dirait-on si on affirmait à un cancéreux : « tu triples — tu ne viens plus parce que ton cancer t'a fait prendre trois ans de retard ». Y aurait-il des maladies sympathiques, le cancer, et des maladies antipathiques ? On stigmatise les troubles psychologiques, histoire de les trouver antipathiques, c'est scandaleux ! On ne peut pas faire des catégories de patients. Mais il faut des moyens considérables. Avec M. le Recteur et la Fondation des étudiants de France, nous travaillons à un projet pour les élèves de première, terminale et des deux premières années de DEUG.

Lorsqu'ils partent en ville et qu'ils font une bouffée délirante, que fait-on de ces gosses ?

L'histoire de Romain

Je vous raconte l'histoire d'un petit garçon qui me passionne en ce moment et que j'ai vu il y a un an pour une phobie scolaire. Au premier entretien, il me dit quelque chose d'assez troublant : « J'ai l'impression, Rufo, que mes idées fonctionnent malgré moi. J'ai l'impression que mon cerveau fonctionne tout seul ». Ce n'est pas trop bon signe. Il poursuit : « il faut que vous m'aidiez à ce que je n'aie plus ces idées et, à l'école, quand je suis en classe il y a des idées parasites qui viennent dans ma tête et les profs m'allument... me disent : tu rêves encore ». Je lui dis : « réponds-leur que tu délirés, la prochaine fois, tu verras, ça les calmera » parce que c'est ça le « rêveur délirant ». On fait un bilan avec ce gosse, un garçon puissamment intelligent. C'est une merveille d'enfant mais il ne va plus à l'école. La mère dit : « je ne préfère pas l'inscrire au CNED, je préfère que ses profs lui envoient les cours et qu'il les fasse, moi je m'en chargerai, etc. et il viendra dans votre service pour être suivi au plan psychothérapeutique ou médicamenteux ». J'accepte la proposition de la mère et puis un jour, affolement, elle me dit : « il faut que vous voyiez mon fils tout de suite, il s'est passé quelque chose de terrible, mon fils ne veut plus ». Je le reçois et voilà ce que Romain me raconte. Il me raconte que trois élèves de sa classe, une fille et deux garçons sont venus quand sa mère n'était pas là et qu'ils lui ont dit : « On t'envoie tous les cours mais qu'est-ce que tu fais toute la journée ? Pourquoi tu ne viens pas en classe ? ». Alors il s'est opposé à ce qu'ils rentrent chez lui. Ils ont mis le pied dans la porte et lui ont dit : « T'es pas malade ? T'es pas fou ? Parce que toute la classe se demande si t'es pas fou ». Alors, terrorisé, il essaie d'appeler sa mère, ça ne répond pas au bureau où il essaie de la joindre et finalement ils partent au bout d'une heure et demie en Lui disant : « mais dis-nous ce que tu penses, dis-nous pourquoi tu ne veux pas aller à l'école ». Et la mère arrive affolée avec l'enfant qui s'est barricadé chez lui et qui dit : « ils m'ont traité de fou, ils ont dit que j'étais fou, que j'allais en psychiatrie, etc. »

Le problème, c'est qu'aucun des trois enfants n'est venu chez lui, que c'est une histoire imaginée, délirée par ce garçon. La mère me le confirme, elle a vérifié, tous étaient en classe. Non, c'est sa pathologie. Ce

gosse, aujourd'hui me demande de relancer sa scolarité parce qu'il n'a rien pu faire l'année d'avant. Mors, on va peut-être mettre un, deux ou trois ans pour le relancer. Il faut faire quoi ? L'orienter ? Arrêter sa scolarité ? Je suis prêt à tout, prêt à lui faire faire une troisième à 17 ans.

Et je suis prêt à ce qu'on s'assoie autour d'une table pour que vous soyez tout à fait au courant des troubles majeurs présentés par les adolescents pour ne pas camper sur nos catégories. Nous, on dit « secret médical » et vous, vous dites « mission pédagogique ». C'est fou dans les deux cas : Le psychiatre qui ne raconte pas les troubles qu'il rencontre ne sert pas les troubles. Il faut que les troubles soient analysés ensemble pour qu'on ait une chance de fonctionner. Le peu qu'on pourrait faire, c'est que les enfants les plus graves que je rencontre nous aident beaucoup pour les autres après. Imaginez, si on réussit notre coup avec ce garçon, Les troubles scolaires que l'on verra après vont nous paraître vraiment relatifs.

* * *